

CERCA TROVA

*Charlotte
Paul*





5

**CERCA
TROVA**

6

7

**CERCA
TROVA**



8

9

Dès ses premiers rayons de soleil, l'être humain a tenté de comprendre son existence, ce qui faisait de lui un être pensant et capable de sentir brûler au fond de lui des sentiments. Il naît bien tardivement, la terre qui l'enfante danse depuis une étendue de temps qu'il n'est même pas capable de concevoir. Cette mère a déjà connu de denses souffrances, mais il ne le saura pas immédiatement. Déversé sur Terre sous la forme d'un animal, il lui est permis d'observer le monde qu'il croira mordre bientôt, celui qui ne cesse de muter avec lui. D'une latitude à l'autre il pense détenir les secrets de son berceau et des origines du cosmos au centre duquel il rôde. De là émergent les mythes fondateurs, récits fantasmés qui démêlent ses premiers pas et ceux de son foyer, et qui seront à l'origine de presque tous les systèmes de croyances et de sociétés. D'une cosmogonie à l'autre, il est toujours question de révéler les prémisses, le socle de chaque culture sur lequel elle continuera de prendre forme. Elles tentent de chanter à l'Homme sa propre histoire et lui exposent la façon dont le Monde et tout ce qu'il connaît jusqu'alors ont été engendrés. Elles introduisent également les entités à l'origine du vivant, dieux, déesses, divinités, chimères et manifestations providentielles qui régissent l'ensemble de ce qui est existant. D'un besoin obsessionnel de débusquer nos origines et d'en formuler les codes, nous avons justifié notre apparition du néant.

10

11

En tant qu'hommes, nous n'avons cessé de chercher à comprendre le vivant et le lien qui nous colle à lui. Celui qui nous unit aux autres créatures ou celui qui nous en éloigne. Des similitudes et des contradictions au sein d'un unique monde. Des atouts et des organes en commun. L'intégralité de ce qui nous est donné à voir existe, l'assemblage de ces absolus est réel. Les matières sont palpables, nos peaux en sont les témoins. Les contours et les tracés de chaque formes percutent nos yeux. Nos enveloppes bestiales perçoivent des multitudes que nous ne sommes pas toujours en phase de définir. Les éléments, les phénomènes et les organismes coexistent et se déchirent dans un mouvement chorégraphié. Chacun apportant à l'autre son émulsion ou sa ruine dans un déséquilibre domestiqué. Ce bal qui semble si bien hiérarchisé et conçu, nous devons y trouver une explication. L'avidité qui nous consume nous pousse à vouloir tout comprendre, tout déchiffrer, démonter, décortiquer, analyser, pour ensuite conclure. Pour entrevoir les clés de notre anatomie, de nos consciences, du fonctionnement de nos semblables, la découverte des racines de chaque chose était indispensable. Une obsession latente des origines de l'existant et de notre propre présence. Nous détenons notre place dans l'univers lointain ou proche sans avoir l'aptitude d'en mesurer l'importance. Les questions flottantes au sein même de nos corps nous ont poussé à justifier notre première venue au monde et ce qui faisait de nous des Hommes. Inconscients de nos véritables substances mais entêtés à vouloir les défendre. Nos pensées recueillies dans des cages de chairs. Les membranes et les fourrures protègent et abritent nos individualités. Elles les contiennent et résistent autant qu'elles peuvent à l'agression des autres, aux colères du ciel et du sol et à nos propres effervescences. Nos contenants somatiques mûrissent sans que l'on ne puisse rien y changer. Ils vivent. Apercevoir l'embryon de notre espèce, c'était le regarder grandir alors même que nous n'avions aucune conscience de notre âge absolu qui s'évalue à présent en centaines de milliers d'années. Notre Terre-Mère a patienté de nombreuses nuits avant de nous faire don de vitalité. Des milliards d'obscurités pendant lesquelles elle s'offrait elle-même la vie. Des ères de souffrances et d'insomnies, des éternités d'évolution dans l'alternance du feu et de la glace. Une dissonance entre fièvre et givre qui a façonné la silhouette qu'elle revêt désormais. Dans cette douloureuse préface, d'autres espèces ont vu le jour.

Microscopiques, les bactéries sont les premières nées. Elles posséderont la Terre et les eaux pendant des milliards d'années avant de transgresser leurs propres corps. De mutations en évolutions elles ont engendré une multitude d'organismes qui commutent et se perfectionnent dans l'écoulement de leur création. Des agglomérations de cellules vouées à disparaître dans les ébats et le combat de leur mise au monde. Apparition/Extinction. À notre arrivée nous n'étions que des animaux. Une somme d'atomes agglutinés, qui nous permettait de prétendre aux premiers de nos soupirs. Notre espèce venait de pousser son premier cri, les poumons amples. Un aperçu de nos premiers mots primitifs et de nos premiers regards. Un hasard dans l'incandescence de la formation du vivant nous fait don de notre première enveloppe matérielle en constant perfectionnement. Lucides quant à la matérialité de notre environnement, des éléments et des autres créatures, il nous était pourtant impossible d'en concevoir le fonctionnement manifeste. Au premier battement de nos cils, il nous restait tout à découvrir. À chaque mouvement, une forme nouvelle, une réaction inattendue. Le changement de nos corps et de nos esprits nous a permis de maîtriser ces témérités et de les faire nôtres, de dompter le feu et d'autres espèces, d'appriivoiser l'extérieur. La seule inconnue: nous-mêmes et la genèse de la première vie. Il était nécessaire de donner un nom au premier d'entre nous, vital de considérer sa filiation afin de saisir les enjeux de notre réalité. En manipulant nos observations et nos certitudes, nous étions persuadés d'aboutir à une solution, celle qui était juste et qui pourrait clarifier nos pensées floues. Faire face à nos questionnements. Nous avons engendré le cosmos et tout ce qu'il contient sur le seul piédestal de nos hypothèses et de notre subjectivité, en enfantant dans un même temps les entités fondatrices de l'espace. Les mythes semblent pourtant provenir d'une période si lointaine qu'aucun humain n'en peut en témoigner. Les poèmes et récits qui les narrent s'offrent à nous sans auteur et sans date, comme apparus de leur propre volonté. Ils sont responsables de leur naissance bien ultérieur de quelque passé intelligible. Pour les peuples de la Grèce Antique, le monde fit ses premiers pas dans le vide. Un rien qu'on nomme Chaos. Des chutes et des vertiges dans un océan d'absences sans fond et sans frontière. Une gueule béante qui engloutit même l'obscurité, une abîme **vantablack**. Dans cet infini de néant se coagulent les traits d'une essence

Le noir le plus profond du monde. La forêt de nanotubes dont il est constitué piège la lumière qu'elle reçoit pour ne jamais les laisser s'échapper.

12

13

féminine, les premières courbes sculptées de la Terre. À certains égards l'opposé du non-être qui l'a fait éclore. Gaïa est belle, ferme et dessinée. Sur ses cambrures s'en tracent d'autres que l'on peut caresser et admirer. Elle sera le tapis sous les foulées des premiers êtres. Ses reliefs s'escaladent ou se dévalent. Des étendues de montagnes et de sous-terrains qui esquissent son corps et son visage déracinés du Chaos. La première mère, universelle et tremblant de solitude. Elle met alors au monde son premier enfant, Ouranos. Abandonnée au centre de ce noir qui dévore le cosmos, elle n'a besoin d'aucun amant pour porter en elle ce premier né qui s'imposera comme son double et son contraire. Un ciel gorgé d'étoiles qui brisera son exil. Terre et Ciel. Plancher contre voûte. Pontos, le deuxième nourrisson de Gaïa répand sur elle toutes ses eaux. Il s'immisce dans ses moindres rides et aspérités. Il épouse ses formes bientôt étouffées par Ouranos qui, vautre sur elle l'empêche de respirer. Asphyxiée par ce mâle originel qui l'enveloppe d'un manteau duveteux et lumineux. Leurs deux sexes inversés en constantes étreintes ne se quittent jamais. Pas une seconde leurs chairs ne se séparent. Ce peau à peau dangereux prendra fin lorsque, épuisée et enflée des enfants qu'elle garde, Gaïa fera appel au soutien de ces fils. Cronos sera le seul à honorer les cris alarmés de sa mère qui lui fournit déjà l'arme avec laquelle il défiera son père. Une serpe pétrie en son sein qui tranchera le membre viril du Ciel. Hurlant de douleur, Ouranos se retire enfin et s'éloigne d'elle brusquement pour aller coller son dos aux frontières du cosmos, le plus loin possible de ses enfants vengeurs. Son sang se répand sur Terre qui reprend désormais son souffle puisqu'un espace gît maintenant devant elle. Leurs enfants découvrent l'air et les jours alternés de Nux et Héméré. Bientôt ils feront naître à leur tour des générations, des conflits et des guerres. Selon les multiples variantes de cette mythologie, les mortels sont apparus tantôt du giron de la Terre, tantôt de la glaise que Prométhée, fils de Titan, façonnera. Dans la plaine de Mékoné, les Dieux et les hommes vivent ensemble et savourent des mets identiques autour d'une table unique. Ils cohabitent dans une atmosphère baignée de chaleur et d'abondance jusqu'à ce que l'Olympe ne devienne la résidence attirée des Dieux gouvernés par Zeus. Ce dernier s'imposera comme tel après de longues années de combats et de sang contre ceux qui revendiquaient ce rôle. Du néant à l'hostilité. Chez les égyptiens en revanche, aucun néant

14

natal, aucune brèche, mais un océan primordial qui recouvre et avale toutes les étendues. Les eaux de Noun régurgiteront un monticule de boue où le premier des Dieux, Atoum, se donne lui-même naissance. Protecteur et représentant du soleil, cet astre qui irriguera toutes les plaines et les vies à venir. Esseulé comme l'était Gaïa, il comble son isolement par deux enfants qu'il nommera Shou et Tefnout, respectivement dieux de l'air et de l'humidité. Liés par l'amour qu'ils se portent, ils partent découvrir ensemble la primeur du monde. De nouveau solitaire, Atoum est persuadé d'avoir perdu les deux êtres qui complétaient son existence. Ses pleurs résonnent contre le peu de reliefs qu'ils croisent. Des larmes débordent de ses yeux noirs pour se mélanger aux eaux de Noun. Fusion divine où les hommes prennent forme et chair. Ce sont presque les premiers à naître dans le monde, résidus de la tristesse du dieu originel. Un hasard dans les perles salées des origines. Frères et soeurs étaient pourtant bien loin d'être perdus. Leurs explorations les unissent et soudent d'or leurs ardeurs. C'est de cette fièvre que la Terre et le Ciel prennent vie, fruits des souffles humides de ces amants élémentaires. Ils sont attelés l'un à l'autre comme le sont dans un premier temps Gaïa et Ouranos. Cependant, à l'image de leurs parents, Geb et Nout succombent à leurs charmes réciproques, laissant place à un amour si intense qu'ils vont attirer sur eux les foudres du seul dieu sans double. Atoum tentera de provoquer la rupture de cette union brûlante sans jamais y parvenir. De nouvelles divinités vont voir le jour suite à cette alliance et deviendront les piliers de la mythologie égyptienne. Tout comme elle, la cosmogonie aztèque diffère d'une région à l'autre. Les peuples locaux adoptant des variantes des os qui bâtissent la structure de leur culte. La légende la plus répandue du territoire étant celle des cinq soleils. Cinq sphères de feu et de lave qui rythment les vies des aztèques. Le premier dieu se créa lui-même du vide de l'Univers à la manière d'Atoum. Ometeotl émerge des cavités les plus profondes du Chaos, tirant de ses tissus sombres les fibres qui brodent les contours de son enveloppe charnelle. Son corps se fonde d'ambiguïtés, jamais vraiment déterminé. À la fois homme et femme, givre et ébullitions, obscurité et rayons lumineux. Ambivalent comme le bien et le mal enfouis au coeur de ses entrailles. Il incarne un principe de dualités où toute chose est complémentaire à une autre. Son essence féminine et son essence

15

masculine se séparent ensuite pour former deux êtres distincts. Un couple qui dans sa danse enfantera quatre dieux, les fondations du mythe aztèque et du monde. Ils symbolisent chacun un point cardinal, les quatre coins du monde qui n'est encore qu'un vaste océan. Un Noun dont le seul habitant est Cipactli, une créature chimérique au masque d'alligator, le corps recouvert d'écailles de poisson. Cette bête aux allures de crapaud est toujours affamée. Son corps parsemé de gueules agressives assouvit la rage qui le consume. C'est ainsi qu'il chute dans l'embûche que lui tend Tezcatlipoca, dieu du Nord et de la nuit. En plongeant son pied dans les eaux troubles de l'océan, il attire et capture le monstre dont le corps aquatique et visqueux participera aux premières matières qui modèleront la Terre. Les enfants du premier dieu, Quetzacoatl, Huitzilopochtli, Xipe Totec et Tezcatlipoca engendrent successivement d'autres générations de dieux et de déesses, mais aussi des colosses de chairs qui peuplent les premiers le sol de cette jeune planète. Les soleils naissent ensuite et se succèdent marquant de leurs brûlures la Terre et les périodes qui la divisent. Dans les plus profond de ses souterrains, le Mictlan émaillé d'os et de braises abrite le royaume des morts. C'est dans cette fournaise que les dieux principaux harponnent la dépouille du roi des lieux, l'imbibent de sang afin de créer des êtres mortels et fragiles. Les hommes venaient d'ouvrir leurs yeux dans ce qui fût le deuxième bain de sang de l'histoire du monde. Sève pyroclastique, fluide adipeux, un liquide qui continuera de s'épandre comme une offrande dans l'immensité du temps. Nous sommes nés du royaume des morts.

Ces récits initiaux transcrivent et transmettent les premiers rayons de lumière arrachés du néant et ce qu'ils façonneront ensuite. L'échiquier, ses reliefs et ses pions. De leurs racines linguistiques grecques cosmogon qui associent le Monde et l'action de l'Engendrer, les cosmogonies aussi moirées qu'elles soient traduisent les variations de regards que nous portons sur le réceptacle de notre naissance. Ils témoignent de la manière dont nous mystifions les phénomènes qui nous entourent à défaut de pouvoir les expliquer autrement. D'une poussière à l'autre sur le visage de notre planète, ils prennent des formes multiples et opposables. Un désaccord premier anime les peuples quant aux raisons de notre création. Jamais deux contes identiques.

Les mondes s'entrechoquent. Aucun ne relate la même origine, pas une entente possible en ce qui concerne les mains qui nous ont façonnés. Il est néanmoins concevable d'y dénicher des similitudes et des silhouettes semblables les unes aux autres. Ces récits ne sont prêts à partager qu'une seule zone. La complexité et la beauté que recèlent les mondes ne peuvent être dus au hasard lui-même. Une entité ou plusieurs d'entre elles associées sont presque toujours à l'origine de cette mise au monde monumentale. La plus belle et la plus colossale des aurores. Nous leur devons l'existence. Les divinités ainsi parentes de nos veines et de nos écorces sont désormais invisibles à nos yeux. Pourtant nous consacrons nos vies à les dédommager des forces qu'ils ont mises en oeuvre lors de ce chantier d'une ampleur inouïe. Le respect et l'amour d'un enfant pour sa mère. Nous vivons avec et pour eux. Ils sont plus que de simples géniteurs, des maîtres qui possèdent sur nous tant un droit d'accès à la vie que celui de nous la reprendre. Ils domptent les éléments et sont responsables du fonctionnement du sol qui nous accueille. Omniprésents, omniscients et omnipotents. Ils règnent et veillent sur nos agissements. Dès lors débute un culte en leur honneur, entre grâces et demandes, offrandes et respect. Pour s'attirer les bonnes dispositions de ceux qu'ils croient à leurs origines, les initiés leur accordent eux-mêmes des faveurs pour en avoir en retour. Des dons, des sacrifices, des grâces. Qu'il soit membre d'une tribu, d'une cité ou loup solitaire, l'individu qui désire vivre sous un bon oeil se voit entreprendre un répertoire de gestes ou de paroles codifié. Les actes traduisent des demandes. Un dialogue direct avec les entités célestes pour celui qui souhaite accéder à la réussite ou se prémunir de quelconque courroux. C'est un abandon qu'il offre, une part de lui ou de ce qui lui appartient. Une chair ou un objet qui fait sens dans son existence qu'il tend à bout de bras vers l'invisible. C'est un renoncement. Un adieu à ce qu'il destine à une ou plusieurs puissances pour n'obtenir qu'un sursaut de vie. Un lien inviolable se tisse entre l'expéditeur et le destinataire qui ne peut ignorer les offrandes qui lui sont faites. Un cordon translucide qui unit les créateurs à leur création. Celui-ci s'impose comme la matérialisation de ce marché d'échanges parfois intangible, mais indispensable à l'équilibre qui maintient la tête du monde hors de l'eau. Alors les dons de chair et de sang s'amoncellent, pourrissent et fermentent en un ciment sacré.

Mutilations et sacrifices dansent et chantent collectivement. Ritus, relier, se recueillir. Les gestes se répètent et se transforment, se transmettent de mains en regards pour survivre. Un symbole, une appartenance comme une revendication, une manière d'exister dans la foule. Se reconnaître dans la brèche de quelqu'un d'autre, y pénétrer sans en goûter la saveur. Reproduire les caresses comme un gage de sécurité, d'abondance ou de fertilité. Réitérer ces codes comme si l'on était incapables d'en produire de nouveaux. Intercesseurs, ils promettent à voix basse des chuchotements dans le creux du cou qui répliquent à nos demandes les plus animales, à nos instincts primitifs. Ils font cracher le ciel et nous laissent prendre racine dans des corps lucides. Des rites de passages, d'entrée en vie ou d'abandon d'un corps. Ces oblations payent en avance le service nécessaire. Les Indiens Gros-Ventre, aussi appelés **Atsinas**, se suppliciaient avant de plonger dans les expéditions militaires afin d'attirer sur eux de bonnes augures. Ces mythes attestent de ce fait de l'importance du sacré dans notre nature humaine et en sont les premières archives. Malgré les contours divers qu'ils peuvent emprunter, ils instaurent toujours des lois et des interdits aux individus qui leur prêtent allégeance. Ils régissent la vie des hommes et enpoisonnent les étapes, foudroient ceux qui s'aventurent dans le danger et les manquements et récompensent ceux qui les honorent. Dans toutes ces conceptions, nous marchons dans un équilibre fragile entre sacré et profane, nos pas au bord d'un précipice qui alimente nos peurs et maintient nos corps en alerte. Cette opposition tranchante cloisonne nos danses et nos pensées dans une matrice dualiste qui nous paralyse entre cauchemar et promesses d'espoir et nous enlace dans une dépendance régie par le bien et le mal. Ces deux abstractions miroir l'une de l'autre, sont cimentées et enchaînées par essence dans un mariage que rien ne peut briser ou féler. Ce duel inquiétant à la frontière émaciée s'acharne dans un combat originel et infini qui rassemble ses propres fidèles, les garde dans un respect indiscutable et éclipse les remises en question. Cet affrontement ainsi enraciné dans l'enveloppe de nos consciences nous éclaire ou nous abandonne dans la pénombre, à l'affût d'un écart imprudent tout en attendant de lui bienveillance et bénédictions. Toute l'énergie et les forces que concentrent le concept de sacré se nichent dans les artères de matières, d'objets, de lieux ou d'entités qui sont remplis

de flux qu'il est banni de trahir et dont les débordements provoquent parallèlement l'effroi et l'admiration. Toute entreprise néfaste à leur rencontre peut brûler les chairs et détruire le vivant qui l'entreprend, le poursuivre d'un châtement qui pourrait s'étendre à son tour autour de lui. Le pouvoir qui anime ces matières inertes et qui leur confère leur supériorité est aussi capable de prendre possession d'un organisme vivant, de l'habiter, de remonter son corps et d'en faire un instrument. Toute matière sacrée qu'elle soit organique ou insensible ne s'approche pas sans péril, tant pour l'effronté que pour le céleste lui-même. Le feu qui réside matériellement à notre portée est toujours sur le point de s'enfuir et d'incendier tout ce qu'il touche. Dans cette même relation binaire qu'entretiennent le bien et le mal, l'homme se scinde en deux. Tantôt mis à genoux par et devant les forces pour lesquelles il vit, mais souvent tenté de s'emparer d'elles. Le sacré doit être protégé et mis à l'écart du monde profane pour préserver sa puissance. Il en va de sa survie. Le non-initié prendrait le risque de s'en attirer les foudres, ou par opposition, d'en briser l'énergie. La décharge puissante que recevait la matière sacrée peu importe l'apparence qu'elle revêt, s'en verrait ainsi altérée et pourrait anéantir celui qui l'a laissée s'échapper. C'est pour cela que l'on prend soin de la tenir à l'écart, qu'on l'élève loin des hommes et de leur curiosité, de leurs étourdissements. Le pur et l'impur sont virtuels et ambigus. Impalpables. Polarités en combat. Au même titre que la discorde qui anime le bien et le mal. Ils sont inséparables, dépendants sentimentalement l'un de l'autre et ne peuvent exister que par la présence de leur adversaire. Le pur et son contraire ne peuvent se définir que par leur liaison et leurs désaccords, inexistantes si l'un d'eux vient à mourir. Étymologiquement positif et négatif. Mais ces insaisissables sont glissants, mobiles et interchangeables, ils sont équivoques. Ils n'engagent pas toujours un être entier, mais le parcellent par quelques morsures, des empreintes de crocs. On reconnaît les traits de la pureté dans le visage de l'innocence, dans celui qui n'a jamais été altéré. On les aperçoit dans une ligne qu'aucune autre ne vient perturber. Dans un corps pur, nul autre essence n'est descellée. La pureté ne s'acquiert qu'à l'abri du profane, loin de ses yeux souillés. Loin de nos quotidiens noyés de malices et d'oeillades vengeresses. Le monde sacré ne s'effleure que par la pulpe des doigts exempt d'impureté. Le renoncement au rythme de nos existences

et aux actions qui gardent nos anatomies en vie est nécessaire pour arriver jusqu'à lui. Il faut abandonner son corps noirci, abandonner les respirations d'un mortel, mettre son corps à l'épreuve. Observer la nuit, avaler l'invisible. Il faut dépouiller l'humain, le métamorphoser. Et par la privation de ce qui constituait son être, la purification de ses fibres l'élève au dessus des créatures périssables. Délesté de ses parties exsangues qui ne saurait être pures, l'animalité de ses cheveux et de ses ongles resteront parmi les basses éclaboussures. Parfois la mort elle-même est invitée à s'emparer de nos essences pour mieux nous les rendre. Une renaissance, une réapparition dans la même enveloppe purifiée de nos vies antérieures. La transcription en langue primitive qui accompagne ce couple abstrait dérive des actions de guérison, d'oubli des peines. Purification des contenants qui nous sont imputés. Elle recouvre les cicatrices et embaume les écorchures. Une purge qui aspire les maux pour alléger nos chutes. Épuration des liquides qui nous constituent et qui dégorgent de nos plaies. Des nécroses qui n'apparaissent qu'après les assauts, ceux des corps étrangers. Elle fait également référence à l'apaisement des esprits tourmentés, au désensorcellement. Les pensées désarmées sont défaites de leurs brumes opaques qui les empêche de distinguer le réel de son contraire. On libère l'intelligence de sa prison de sang. Les mauvaises influences sont chassées par affrontement dans le brouillard. Néfaste au sol. On le détruit, on le saccage. On le poursuit et le malmène jusqu'à la mort. On vide la conscience de sa malice pour n'en garder qu'une version pure, même altérée. Il faut se préserver des gisements de l'impur, le cloisonner pour ne pas le répandre. Son emprisonnement protège ce qu'il n'a pas encore infecté. Ainsi, on séquestre et on isole parfaitement les coupables, ceux dont les mains sont gorgées de sang, de haine et de noirceur. La mise en oeuvre de sanctions/protections comme la peine du culeus réservée aux parricides chez les Romains, atteste des précautions qui peuvent être prises à l'encontre des turpitudes qui entachent une société. La bourbe qui touche ces criminels ne doit pas en sortir. On les enrubanne de peaux qui ne sont pas les leurs, du cuir, de la carne de loup. Puis dans le noir de ces peaux accompagnés d'un serpent, d'un chien et d'un coq, on les offre aux vagues qui emporteront leurs corps. Par cette mise en oeuvre on s'assure que la mer les engloutisse sans s'y perdre. Prisonniers de l'eau et de l'obscurité, leurs os imbibés de vices

faneront seuls. Les transgressions impardonnables sont synonymes de malédictions, celles qui poursuivent leurs auteurs et ceux qui les approchent. Un châtement qu'il n'est pas possible de dissoudre. La nature elle aussi est à protéger de ces sorts que pourraient leur transmettre les individus frappés d'abjections. Impossible de leur laisser fouler la terre ou de cohabiter avec eux. Impensable de respirer en commun. Aucun contact n'est sensé entre l'ombre du sang et l'esplanade des plaisirs purs. Les éléments qui constituent nos souffles, nos corps, les cellules qui nous nourrissent ne doivent à aucun moment rencontrer celles qui nous avilissent. Les molécules débauchées et obscures résonnent d'attractions pour les profondeurs. Un appât lancé par ce qui est défendu. Des actes cycliques dans une goutte de vie. Ils maintiennent et ressuscitent nos ardeurs dans un perpétuel renouvellement des formes. Nos organismes constamment attaqués et écartelés entre faste et néfaste. Diverses pratiques rituelles n'existent que pour expulser nos torts et faire dégorger nos haines. Toutes les entailles laissent des cicatrices. Aucune purge ne peut prétendre redonner au corps qui hurle sa contenance perdue. Aucun acte ne peut réparer nos souvenirs sans y laisser les crocs de ce qui l'amordu. Les souillures qui nous pénètrent ne peuvent se dissoudre absolument. Même les rites d'expiation sont dans l'incapacité de nous rendre nos innocences lâchement abandonnées. L'organisme dans son intégralité s'épuise de ces guérisons successives qui ne lui feront jamais retrouver son état primitif. Les faveurs ont leurs limites. Dans cette lutte contre le vieillissement de nos vies, de nos pensées, de nos forêts sociales, de nos quotidiens, nous ne pouvons quémander qu'une reprise de souffle. Il est primaire de s'acharner contre la ruine. Dans une telle course à la bienveillance, rien n'empêche les hommes de se priver de tout, rien ne les empêche de vivre en deçà de leurs capacités. Une marge qu'ils délaissent volontairement, des restes qu'ils exposent aux forces qui les dominent. Une bordure qui ne peut être niée et qu'ils sont obligés d'honorer en retour. En rejetant les plaisirs qui pourraient être siens, l'**ascète** gagne en pouvoir. Les délices profanes dont il se prive lui sont retournés sacralisés. En s'écartant délibérément du monde physique il accède à un espace baigné de vertus dont il est le seul à jouir. Il s'agit d'un intervalle entre ses semblables et ceux qu'il vénère, un juste milieu qui le rapproche de ces derniers. Il sera pourtant maintenu

L'ascète est un individu que la privation n'éfraine en rien. Une vie d'oraison et de mortification s'impose à lui, dans les retranchements rudes et austères de son propre environnement ou de monastères.

20

21

malgré lui et au mépris du décharnement de son corps dans les limbes humaines, les deux pieds bien au sol. Les Dieux qu'il convoite ne pouvant se résoudre à l'accueillir parmi eux. Épreuves et tentations. Les hommes restent immobilisés au plancher terrestre, les miracles évanouis et invisibles dans les airs qui nous caressent. Chacun à sa place.

Nébuleuse hélicoïdale, Cosmos: A Spacetime Odyssey, 2014, documentaire télévisé présenté par Neil DeGrasse Tyson que la rencontre de Carl Sagan à projeté dans l'univers de l'astrophysique.

22



23





Chaos initial., Wenceslas Hollar, date inconnue



Squelette de la planète, Charley Case, 2013, porcelaine blanche sur armature de cuivre, 120cm de diamètre

24



25



L'origine du Monde, Anish Kapoor, 2004, Béton et pigment, Musée d'art contemporain du XXIe siècle, Kanazawa

Oracle, Anish Kapoor, 1990, grès et pigment, 157 × 170 × 170 cm

The Dinner Party, Judy Chicago, 1974-1979, installation composée de 39 tables à manger où seules les femmes sont conviées.

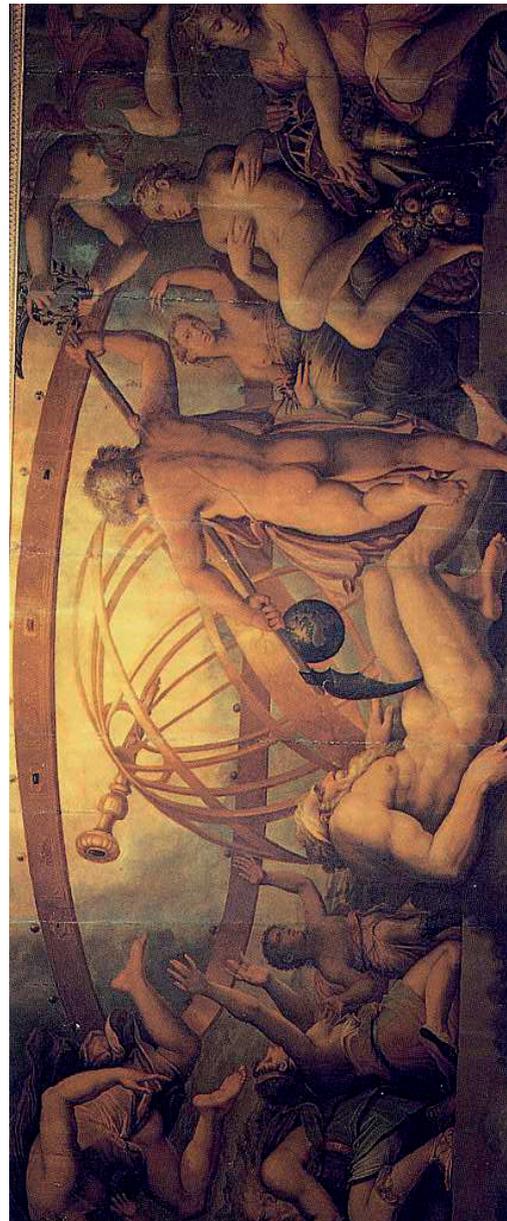
Détails de la Déesse Primordiale et de la Déesse de la Fertilité



26

27

La mutilation d'Uranus (Ouranos) par Saturne (Cronos), Giorgio Vasari, XVIIe siècle, Palazzo Vecchio

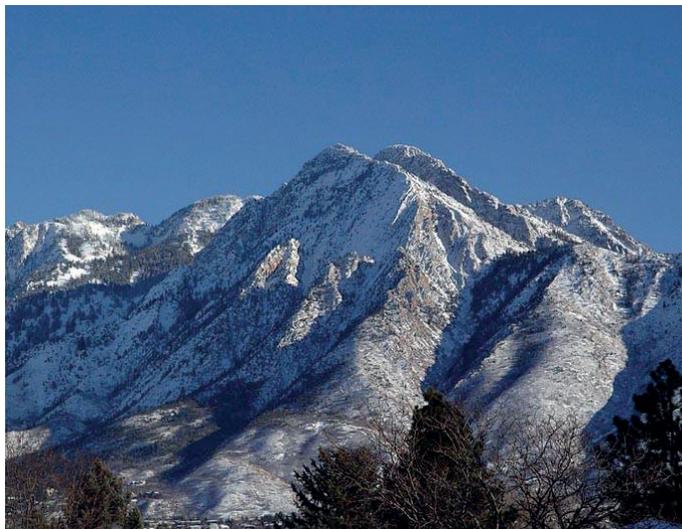


28

Création de l'homme par Prométhée, bas-relief en marbre, Italie, IIIe siècle, musée du Louvre



Serpent à plumes, Charley Case, 2013, mue de serpent, cristal, plumes



40° 04' 55" nord, 22° 20' 57" est

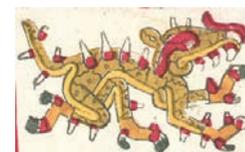
29



Tétradrachme royaume Séleucide représentant Zeus



Quetzalcóatl représenté dans le Codex Magliabechiano



Cipactli selon le codex Borgia

30



31



Autel Yoruba, culte des orishas



32

D'un espace à l'autre de cet environnement il n'est pas question des mêmes peurs et des mêmes attentes face à l'extase, chaque territoire ayant sa propre version de l'histoire du temps qu'il croit juste. Les récits originels prennent vie, fleurissent et mûrissent parallèlement, conjointement, en oppositions et en similitudes les uns par rapports aux autres, comme les membres d'une fratrie. Toutes ces étendues trahissent leur genèse, marquées par leur atmosphère particulière, leur essence et le vivant qui s'y trouve implanté, qui d'un geste glissant communique et transmet son héritage. Les reliefs, les accidents, les éclats de pigments et l'atmosphère s'imbriquent pour constituer la moelle des lieux. Ils respirent et odorent le terrain des récits qui les accueillent. Et par substance les natifs et les paroles qu'ils transportent avec eux se trouvent gorgés de cet élixir. C'est aussi de ce geste insaisissable que les habitudes se transmutent et coïtent entre elles, infusant les unes dans les autres. Les esprits déplacés et voyageurs emportent dans leurs peaux ces fibres enivrées qu'ils partagent et complètent de souvenirs et de trouvailles. Les mots et les maux mis en commun.

33

34

35

Les rites se bâtissent sur les fondations du lieu où ils naissent, en harmonie avec les êtres qui s'y cachent. Les croyances prennent vie dans de nombreux plis du globe terrestre en empruntant leurs poussières. Des grains de sable qui alimentent le ciment de leurs constructions, et qui les en imprègnent. L'aspect du sol, ses terres et ses glaises voient apparaître à leurs sujets des récits qui décrivent leurs comportements et les souvenirs qui y sont gravés. Premier terrain d'accueil pour nos pas et ceux des êtres qui succéderont à nos sillages. Les reliefs qui nous surplombent façonnent nos regards, nous contraignent à lever les yeux et à contourner leurs hauteurs. Ce pli terrestre qui voit naître ses propres récits est organisé comme nul autre ne l'est ailleurs. Il voit grandir ses habitants, fleurir sa végétation et ses moussons, chaque matière lui appartient. Cette commissure est unique comme ce qu'elle abrite précieusement dans sa poitrine. La variété de formes qui l'habite est incommensurable. Des schémas qui sont sculptés de son plancher, modelés de son climat et des saisons qui s'y succèdent. À chaque dôme son spectacle et ses danseurs. De sorte qu'un désert aussi infiniment vide qu'il puisse paraître est tout de même remarquable et exclusif. L'essence de chaque lieu humecte la flore qui lutte pour s'y développer et l'ensemble du bestiaire qui jouit de son refuge. Faune et végétation cohabitent et coexistent simultanément dans un règne hiérarchisé jubilant d'autonomie et d'équilibre. Les influences de chacun abreuvent les désirs des autres. Les peuples humains qui investissent ces poches de vie dégorgent de leurs moelles, détrempés de leurs domaines et des dépendances qu'ils éprouvent à leur égard. Leurs maux et leurs gestes découlent du milieu dans lequel ils évoluent et prospèrent, baignés des images qui leur sont offertes depuis la naissance. C'est par l'assimilation de son environnement que l'individu, la communauté se révèle et s'édifie. Il et elle manipulent et s'approprient les substances dans lesquelles ils déambulent, faisant d'elles la matière première de leur imagination et de leur créations. Ainsi, dans l'antre de la forêt Amazonienne se croisent et s'interpénètrent maints espèces végétales, minérales et animales. Une biodiversité splendide et gigantesque maintenant menacée par les activités humaines. Résiste en son centre une citadelle, nombril du Brésil. Une alcôve où le peuple Kayapo persiste et lutte pour sauver son écran de magie. Plusieurs milliers d'entre eux perpétuent les traditions

originelles qui émanent de cette forêt d'accueil que le reste du monde s'évertue à assassiner lentement. La faune qu'ils sont amenés à braver fait partie du décor dans lequel ils vagabondent. Aussi dangereuse que bénéfique. Tout autant de plantes et de monstres vénéreux et mortels que d'inoffensifs êtres et fruits qui peuvent au mieux posséder des vertus protectrices ou guérisseuses. Le danger se cache dans les plus petits insectes autant que dans les musculatures des félins. Des dendrobates contre des jaguars. Mais une espèce retient singulièrement leur attention, captant leur admiration et leur dévotion: les oiseaux. Fascinés et tourmentés par ces entités ailées. Sa vue perçante et ses flottements dans le ciel font de l'oiseau un être exceptionnel aux yeux des Kayapos. Il sait voir au loin, anticiper ses déplacements et s'orienter dans l'espace excessif du bleu suprême du ciel. Ses ailes lui permettent de se soustraire rien qu'un instant de la gravité qui fixe le reste aux lattes du sol, observant les particules que nous devenons vus des hauteurs. Durant les cérémonies rituelles, les chamans aspirent à se métamorphoser en oiseau afin de leur emprunter quelques temps leurs pouvoirs. En imitant ces volatiles, leurs regard se portent bien plus loin que n'importe quel oeil humain. Ils voient, projettent loin. Loin dans le temps, loin dans l'espace. Les dons de clairvoyance associés aux maîtres spirituels sont en réalité puisés des capacités des animaux avec qui ils survivent tous les jours depuis des générations. Ils glanent par ailleurs quelques plumes de ces oiseaux vénérés pour la fabrication de leurs costumes et de leurs coiffes rituelles. Le premier couvre-chef à l'origine des autres se compose d'un bonnet de fibres végétales surmonté de plumes blanches encerclant une unique plume rouge. Rouge vitalité, blanc comme les esprits. C'est parfumé de la faune qui l'entoure et l'observe que ce peuple se dresse devant les agressions des peuples extérieurs. Maintenant les coutumes qu'ils ont enfantés, inséparables l'un comme l'autre de la nature. En Amérique du Nord, le peuple Zuñi réside dans un environnement façonné de contraires et de radicales oppositions. Les étendues ocres et roses du désert côtoient des altitudes parfois blanchies de neige. Le soleil irrigue ces plaines de crevasses et réchauffe leurs rougeurs arides. Un paysage qui semble abandonné à ses désolations brûlantes. bercé dans les ondulations d'un désert de gypse, cette communauté découle de deux phratries primitives. Une séparation originelle qui embrasse

les différences du lieu où elle est née. Deux parents en plein divorce dans les moussons rigoureuses qui abreuvent leur désunion. Au bégalement du monde, un magicien présente à ces hommes deux paires d'oeufs de couleurs différentes. Deux couples symétriques et antinomiques. Le premier duo est bleu comme le ciel, froid comme l'hiver. Des jumeaux de glace et de givre qui couvent en leur sein des corbeaux. Ces oiseaux noirs au présage funeste s'envolent vers le Nord avec la première des divisions du peuple Zuñi. En choisissant ces cocons azur, ils emportent avec eux la destruction et la guerre dans la froideur du sillon tracé par cette décision. Il ne reste aucun choix à la seconde moitié de ces hommes qui se voient offrir la paire d'oeufs rouges, ton chaud qui miroite l'aspect de la terre du Nouveau-Mexique. De cet abri écarlate s'échappent deux autres volatiles, deux perroquets qui fuient à l'opposé vers le Sud et qui sèmeront de leurs ailes la chaleur et la paix. Ce mythe puise ces images à l'endroit même où il prend sens, là où il prend vie. Les paysages désertiques qui abritent ces tribus infusent et teintent leurs récits. Les nuances chaudes qu'arborent les canyons du Sud-Ouest des États-Unis sont associées de fait à la chaleur qui s'en dégage et qui cajole ce qui s'y trouve. Le bleu du ciel quant à lui, vaste, inconnu et imprévisible est synonyme de dévastation par le froid et l'eau qu'il laisse s'abattre sur Terre. Toutes ces radicalités se confrontent pour mieux s'épouser, elles se désobéissent mais restent inséparables. Comme le pur et l'impur, elles sont vitales l'une pour l'autre afin de préserver l'équilibre qu'elles instaurent. Les oppositions thermiques de ces deux binômes amoureux sont supposées par leurs couleurs chaudes et froides. Elles résonnent comme un écho dans les méandres de ces grandeurs calcinées imbibées d'orages violents. Les plumages des oiseaux sont autant aux antipodes les uns des autres que les coquilles qui les gardaient à l'abri. Le corbeau, sombre et nocif se dissocie du perroquet chatoyant et gracieux. Le peuple se scinde en deux fractions analogues à l'image de leurs emblèmes faits de plumes. Le récit mythologique qui solutionne la genèse de ce peuple continue de prospérer chez les Indiens **Pueblos**, descendants de ces tribus natives. Ce conte originel transpire de l'identité des roches d'où il jailli, rassemblant en une seule histoire l'essence du lieu, des matières et des sensations qui s'y entrecroisent. Le terrain de l'émergence a fécondé une nouvelle qui lui est propre, un mélange de tous ses traits dans un enfant unique.

En Australie, ce sont aussi les oiseaux qui dessinent l'imaginaire des tribus adverses. **Krokitch/Kaputch**. Des cacatoès blancs ou noirs qui représentent leurs tribus, des symétriques d'oppositions. Ces volatiles sont aperçus dans un périmètre qui s'étend jusque la Thaïlande, et comptent de nombreuses formes. Ici, du blanc au noir. Deux couleurs conflictuelles qui combattent au nom de leur communauté. Dressés comme des totems, les cacatoès s'affrontent en portant les voix des hommes qui les envoient. Alors en conflit, ils déploient les plumes qui ornent leurs crânes, signature d'hostilité.

Des oiseaux ou des animaux aux vertus guerrières ou lucides. Des lieux qui cajolent leurs histoires et leurs créatures, fruits de leur environnement. Des monstres qui jaillissent dans et avec eux. C'est ainsi que les géants qui hantent ces mémoires fantasmagoriques se drapent des étoffes de leurs ciels et de leurs sols. Armures de glace ou soierie corrosive de sable. Les ombres de chimères dont nul ne peut témoigner. Le bestiaire fabuleux qui anime l'intégralité des mythes puise ses sources dans le biotope qui le regarde grandir. Les paysages sculptent les êtres qui leurs sont parfaitement appropriés. Assemblage des chimères et chirurgie destructrice. L'environnement dans lequel nous laissons nos traces se pare de nombreux masques. Il paraît infini tant la variété de ses formes nous submerge. La nature abrite une multitude d'uniques qui se juxtaposent et forment des enclos de vie qui ont chacun leur lois. L'intégralité de ces théâtres offrent leurs phénomènes, ceux qui régissent et façonnent leur climat. Chaque parcelle détient ses secrets et ses rites, ses organismes qui la parcourent. Les plaines arides des déserts provoquent en duel les étendues humides des forêts tropicales et les décors givrés des pôles. L'agencement de ces milieux antagoniques influence le développement des organismes ardents qui foulent son sol et se l'approprient. La multitude des créatures atteste de la richesse des formes qui grouillent tout autour de nous. Chaque être arbore un corps sculpté pour et par le lieu qui l'abrite. Sa musculature et sa peau traduisent les accidents qui secouent son domaine, son éloignement du soleil brûlant et les pleurs célestes qui s'abattent sur lui. Son enveloppe charnelle lui est fidèle, lovée dans les bras qui l'ont vu naître. Il est ainsi armé à défier les agressions de son asile ingrat et à survivre face aux initiatives des autres créatures.

Clan des vents chauds, de l'air qui nous entoure et des choses du soleil. Légèreté et incandescence du cacatoès blanc.

Les contes des pays nordiques voient rôder dans leurs atmosphères des mammifères monstrueux épris de givre. Des crocs et des griffes dans l'obscurité d'une nuit austère presque sans fin. Des chevaux, des ours et des rapaces que les plus infâmes des merveilles dévorent avant de s'aurooler de leurs attributs. Les pelages rêches des loups frôlent la majestuosité des plus beaux pur-sang. Les iris et les toisons prennent feu sous les berceuses d'une lune assidue. Une étincelle dans les voûtes sombres qui embrase à distance les intentions des bêtes qu'elle caresse. Le fond des yeux iridescents de crainte ou de haine, les pupilles dilatées dans les eaux moroses des crépuscules. Les dieux et géants usent de ces manteaux de fourrures miroitant pour vivre parmi nous et s'acquitter des capacités propres aux peaux qu'ils empruntent. La force d'un ours sur le champs de bataille ou les branchies d'un saumon en eaux vives. Ces animaux typiques des contrées du Nord habitent les récits de leurs terres autant que les divinités qui les mettent au monde. Ils en sont les plus braves alliés. Odin lui-même, à la tête des autres Dieux, ne traverse ses mondes qu'en compagnie de Sleipnir, un étalon perché au sommet de huit pattes. Doublé de ses membres antérieurs, il convoie son maître par dessus les plus vastes et les plus troubles des océans. Il traverse les airs et les vents au gré de son propriétaire, bravant les distances comme on défie quelques pas. À l'image des maîtres Kayapo, il s'empare des vertus animales qui gisent auprès de lui. De l'extrémité de ses doigts, il survole la grandeur de ces dons bestiaux et brutaux. Odin s'entoure également de corbeaux qui ramènent de leurs voyages les chuchotements et les bruissements de ce qui se déroule sous son règne. Ses yeux dans les leurs. Des complices aussi lugubres que les loups qui veillent sur lui. Deux monstres vigoureux à la peau épaisse épiants de leurs regards vides les dangers qui vagabondent. Ils s'épanouissent dans les panoramas énigmatiques de Scandinavie, entrelacés de forêts denses et de béances que l'arrogance des montagnes laissent à leurs pieds. Des aires entières dépourvues du tumulte de la vie humaine que seule la faune véhémement vient troubler. Des frissons de plaintes et de mugissements qui ricochent entre les monts mélancoliques. C'est au travers de ces densités moroses que les mythologies nordiques puisent leur âme. Les guerriers perdus au milieu de ces lieux sauvages et solitaires évoquent à leur retour la froideur et la rudesse qui émanent de ces décors. L'inclémence des terres et de ses créatures injecte d'un souffle

glacial les récits qui narrent leurs aventures. Elles s'en trouvent de fait plus violentes, sauvages et brusques que les mythes greco-romains entre autres. Sous la prédominance de cette noirceur, les esprits, les corps et les paysages font preuve de faiblesse. Même les Dieux y sont mortels, aussi vulnérables que les hommes qu'ils côtoient.

Plus au Nord encore et capturés par des températures toujours plus négatives, les peuples polaires entretiennent avec leur environnement une relation singulière. Les vies que ce climat leur induit est fondateur de leurs gestes et de leur identité. Des infinis de glace et d'ivoire perçants qui engloutissent tous les regards. Le froid consume les chairs et les yeux, fige les fourrures et pétrifie les abandons. Les êtres qui vivent aux côtés des hommes cultivent leur survie, abreuvent leurs organes des leurs et irriguent de chaleur leurs peaux de leurs propres chairs. Rennes, phoques, baleines et caribous insufflent de vitalité les veines de nos corps autant que nos esprits. Ils nourrissent la culture de ces peuples de l'hiver en prêtant leurs attributs aux nombreuses déités du panthéon polaire. Leurs os, textures, pouvoirs et toisons partagent ensemble les récits qui ensorcellent les glaces du pôle. Un gel omniprésent qui cristallise les croyances.

Si chaque lieu enfante ses matières et ses imaginaires, rien ne les empêche de fuir. Une escapade sur le dos des vents et des mers qui les amène à la rencontre des contrées voisines. Les coutumes et les récits s'approchent timidement, se croisent parfois. Des contacts féconds s'entreprennent entre les localités et les illusions qui les poursuivent, créant entre elles des ponts vers de nouvelles mémoires chimériques. Les légendes et cosmogonies se complètent de leurs voisines. Outre leurs propres dieux, les Aztèques adoptèrent toutes les divinités des peuples conquis. Le Panthéon qu'ils vénèrent trace alors une cartographie complexe et florissante de divinités innombrables et monstrueuses. La mythologie chinoise est également la somme d'une juxtaposition d'éléments d'origines diverses. D'anciennes croyances indigènes côtoient sans friction certaines figures bouddhiques ou taoïstes. C'est au travers de ces collisions que les exotismes s'atteignent et se télescopent. Au pluriel, ils évoquent leurs propres réciprocités qui restent néanmoins non équitables. **"Partage d'exotismes"**. Nous sommes les étrangers de nos étrangers. Étrangetés exotiques. Elles sont les témoins de nos altérités et des confrontations

qui en découlent. L'Autre est détaché de nos intimes, par essence différent et loin de nous. Tout ce qui l'anime et fait de lui cet être humain ne peut paraître qu'étrange ou inconnu. Il est hors de portée. Hors d'atteinte. Aucune hybridation, uniquement des croisements pour des lectures individuelles qui s'échangent et se partagent. Les signes migrent avec les flux d'hommes et de confidences dont ils suivent les traces et les odeurs. Pour eux, l'idée de frontière est abstraite et fanée. Ils voyagent sans entrave. Ceux que l'on grave sur et dans nos peaux exhibent les détours qu'ils ont empruntés pour franchir les barrières et les superficies parcourues. Ces motifs qui imprègnent initialement les épidermes des Polynésiens sont strictement ritualisés et codifiés. La pratique et la parade des symboles tatoués évoquent les mythes mais sont aussi révélateurs de structures sociales et d'histoire. Échoués sur les rives de l'Occident, à bout de souffle, ils atteignent leur destination en ayant souvent perdu tous leurs sens. Leur charme exotique et ethnologique défile dans les rues de nos métropoles sous une augure marginalisée puis modernisée. Les motifs se mélangent dans une fuite parfaite de sens, déformant leurs intentions premières au risque d'en devenir erronés. Les vérités et les Mondes sont pluriels.

Coiffé blanche Kayapo, Arts du Mythe, Philippe Truffault



42



43

Warp, Kate MccGwire, 2010, technique mixte avec plumes de pie, 50 x 38 x 38 cm



Dwell Nimbus, Kate MccGwire, 2013, technique mixte avec plumes de queue de pigeon, 27 x 37 x 37 cm

Les plumes d'Esopo, Pino Pascali, 1968, plumes de dinde, laine d'acier tressée montées sur planche de bois, 35 cm x 150 cm



ÉLIXIR(S) AMBIANT(S)



Hugin et Munin, les corbeaux perchés sur les épaules d'Odin.



Odin avec les loups Geri et Freki et les corbeaux Hugin et Munin. Dessin à la plume de Johannes Gehrts (1884).

Odin chevauchant Sleipnir, manuscrit islandais de 1765, SÁM 66, 80v, par Jakob Sigurðsson



44

45



Dessin d'un chef māori, réalisé en 1769 par Sydney Parkinson à la suite du premier voyage du capitaine James Cook en Nouvelle-Zélande, publié en 1784

46



47

Tatoueur des Samoa à l'aide des outils traditionnels, vers 1895. photo Thomas Andrew (1855-1939)



48

Par le biais de ces différentes théories des origines, il est aussi question de donner sens à la nature et à son fonctionnement. Sa force toujours en duel avec la notre. Elle sera tour à tour divinisée, personnifiée et respectée puisque tous ses mouvements sont perçus comme un présent ou un dialogue céleste. L'environnement qui nous est donné, infini, cosmos, planète, monts et mers nous tiennent au garde à vous par leurs mystères et leur dangerosité tandis que nous nous émerveillons devant eux. L'Univers, de la poussière à la plus brûlante des étoiles, est un lieu de pourquoi que l'être humain ne peut s'empêcher de conjecturer et de questionner, l'affublant de de son imagination à défaut de pouvoir toujours l'expliquer.

49

50

Patronyme de l'arc-en-ciel qui relie la Terre nommée Midgård et le ciel baptisé Åsgard, citadelle des dieux nordiques. Trois couleurs ardentes inaccessibles aux mortels et aux géants.

51

La surface de notre planète est une peau aux mille visages. Des stries, des pores et des respirations. Des épidermes ravagés par le froid qui rôde et des muqueuses transies de gel. Ces zones que la tiédeur n'atteint jamais accueillent malgré elles une vie, celle dont le regard ne craint pas les stigmates du néant de l'hiver. L'éclat de ses neiges s'étend à perte de vue, une saison infinie de draps blancs. Des frémissements pétrifiés par des abstractions impassibles. Les paysages inertes des extrémités du monde dorment dans un silence que la cruauté des monstres qu'on y trouve peuvent à peine briser. Quelques âmes transitent entre les bourrasques négatives et les lueurs des aurores polaires. Ces soupçons de lumières cosmiques envahissent le ciel de leurs danses, dévorant les tapis d'ivoire de leurs volutes de jade. L'astre à l'origine de notre existence brûle si intensément que ses soupirs nous parviennent violemment, fracassant notre atmosphère de ses particules solaires. Incandescents gémisséments. Ils esquissent au dessus de nous des chorégraphies de serpents et de dragons venus des cieux les plus lointains, ceux qu'il nous est impossible d'approcher. Parmi tous les langages, ils désignent les lumières du Nord. Des spectres associés aux vapeurs inaccessibles des espaces où règne le gel et la nuit. Ils percent la voûte d'étoiles pour en éclairer les heures sombres, des éternités de secondes dans le noir mise à nues par leurs éclats d'émeraude ou de rubis. L'excitation des molécules balafre la membrane protectrice du globe terrestre. Reste de discordance entre ciel et terre. Déchirements de notre toit par échardes magnétiques. Ces apparitions empourprent les yeux des peuples qu'elles touchent, laissant éclore les tâches de sang qui imbibent la coupole qui les surplombe. Elles sont interprétées comme telles. Des mares enflammées, résidus d'âmes de leurs ancêtres ou de jeunes énergies qui n'ont pas eu le courage de voir le jour. Elles sont un pont vers le vide céleste qui nous engloutit, le **bifröst** où dansent les esprits des animaux nordiques dans les reflets des torches et des armures **Valkyries** qui naviguent entre deux astres. Les forces supposées supérieures que la nature met en oeuvre nous guettent. Elles nous envoient des signaux, autant de colères que de répit. Soumis et contraints à lutter contre elles, un combat acharné pour garder nos chaleurs. Les pluies qui nous abreuvent mettent au monde ce qui alimente nos chairs, sans oublier qu'une seule d'entre elles est capable de nous les arracher.

Fidèles alliées et guerrières d'Odin, elles combattent pour lui pourvues d'armures argent miroitant les lumières des astres. Des vierges aériennes et expiatrices qui accompagnent les âmes des défunts héros jusqu'au Valhalla, fortifié par le roi des dieux.

Les chutes de ciel sont des faveurs que toutes les atmosphères n'ont pas le droit de toucher. Certaines terres ne se recouvrent jamais des nuages mélancoliques qui déversent leur amertume. Pas une seule goutte de ce liquide pour fertiliser ces parcelles poussiéreuses et vides d'émotions. L'eau sous toutes les formes qui lui est permis d'emprunter est la racine de toute vie. Elle est indispensable, essentielle à toute entreprise de création. Elle s'adapte au milieu qu'elle parcourt en portant sur elle les stigmates des violences qu'elle subit. Paralysée par l'absence de chaleur ou éclipisée à la suite des passions qui s'abattent sur elle. À l'image des états qu'elle peut revêtir, elle joue de ces nombreuses personnalités. Destructrice, les forces dont elle jouit sont impassibles et tenaces. Ses flots s'effondrent sans jalousie par torrents qui dévorent tout ce qu'ils peuvent, avalant sans égards les êtres et les éléments qui obstruent sa course poursuite ravageuse. Ces nappes liquides sont aussi les plus fidèles ennemies des flammes qui nous sont devenues essentielles. Celles qui ont métamorphosé nos matières humaines. Par opposition, ce liquide est purificateur, détachant les âmes et les tissus qui la contiennent. Il emporte avec lui les bagatelles et les déraisons. L'eau en elle-même et pour ce qu'elle est apparaît comme l'essence originelle de la pureté. Cristalline et frivole à la fois. Elle échappe et ondule à environ toutes les tentatives de capture. Elle protège autant qu'elle détruit. **“Une goutte d'eau puissante suffit pour créer un monde et pour dissoudre la nuit.”** Les aspects variés derrière lesquelles l'or bleu se cache sont incarnés par un vaste panthéon de divinités à travers toutes les mythologies. Tour à tour bienveillantes ou cruelles, elles rendent compte de son ambivalence. Chez les Aztèques, Tlaloc personnifie les pluies et la fertilité qu'elles engendrent. On trouve son équivalent en Égypte sous le nom de Khnoum, aiguilleur des crues du Nil. Poseidon quant à lui est le dieu de la mer, omniprésente dans les paysages grecs. Les superficies qu'elles remplissent sont méditatives. Leurs chuchotements ou leurs rages font écho de sérénité dans nos yeux depuis que nous avons franchi et dompté notre peur de la noyade. Les mers et les océans parent de leur duvet moite la majorité de la surface sur laquelle il nous est permis de vivre, ainsi qu'une grande fraction de nos constitutions. Ces perles aqueuses font partie de nous et de nos refuges. Les mythes leur accordent une importance primordiale. Les fleuves dont ils chantent les hasards sont des puits de pouvoirs

divins, habités par des êtres fabuleux. Synonyme de passerelle entre la vie et la mort, ils parcourent les terres avant de tomber dans le creux brûlant de Gaïa. Si la contemplation de leurs surfaces nous éblouit de ses danses et de ses reflets, leur grandeur et leur abîme maintiennent les craintes. Les inconnues qui s'y cachent alimentent les fantasmes et les angoisses depuis nos premiers matins. Les légendes abyssales intriguent et inquiètent. Cet univers vaste et sombre offre des récits infinis hantés de monstres inouïs, prodigieusement volumineux, violents et intrépides. L'Univers est doté de puissances que nous ne pouvons contrer. Ses souffles nous caressent autant qu'ils nous brisent. Les lentes plaintes qu'il expire frôlent nos sens, nous abreuvent de baisers qui soulèvent nos fourrures. Elles détournent les matières qui nous constituent et nous font prendre conscience des aspérités de nos enveloppes. L'air qui nous effleure avec tendresse réveille les parties éteintes de nos corps, il redessine mentalement nos silhouettes et nos textures pour épouser nos transpirations et nos larmes. Ses respirations s'accordent avec les nôtres et les remplissent, nous fournissent les molécules d'oxygène qui alimentent nos poumons. Des organes galvanisés d'exaltations. Les brises qui tourbillonnent en un cercle infini autour de la Terre se rassemblent parfois pour nous détruire. Des orages violents qu'aucune volonté ne peut arrêter. Des bourrasques qui avalent les obstacles qu'elles rencontrent sur les tracés qu'elles ébauchent le long de nos corps, des sillons de solitudes et de néant. Pas une seule accalmie promise dans le déferlement des forces du vent, nulle reprise de souffle pour ceux qui subissent son acharnement. Les tornades emportent avec elles les souvenirs qui gisaient là et ce que la vie avait bâti. Aspirations et expulsions punitives. Les entailles qu'elles infligent sont imprévisibles et dévoilent de nouvelles stries, de nouvelles rides sur le sol comme une indication, un code, un message. Des estampes marquées par la rage des halètements du monde au milieu d'une altercation. Seulement, le vent n'a pas les mêmes intentions et les mêmes passions selon la direction vers laquelle il court. Il ne dévore jamais de chaleurs identiques, n'est jamais rassasié d'homogénéité. Échauffé des courants du désert ou vivifié par les flocons des pôles, il colporte les embruns des essences opposées pour les faire se rencontrer, les marier, les mélanger. Les bruits nagent dans son sillage. Les oppositions de ces souffles sont invisibles, indiscernables si elles

ne transportent rien avec elles. Impalpables et immatérielles. Leurs évocations se meuvent en silence et se fondent tout autour de nous. Elles étaient orphelines et sans nom. Cet élément pourtant si gracile tourmentait nos espaces, agitait nos pensées et bousculait les autres composants du monde sans jamais signer ses actes. Anonyme et insaisissable. Alors l'Homme l'a affublé de lettres. Des patronymes pour personnifier ses mouvements et les forces évanouies que la plupart des peuples antiques ont divinisé. Il se nomme Éole, le Dieu grec du vent toujours animé par les convulsions de ses bronches. Né des enlacements des Titans Éos et Astréos, fils et fusion des étoiles et de l'aurore. Il préside les courants qui remuent le ciel. Boréas, Euros, Notos, Zéphyris. Nord, Est, Sud, Ouest. En leur prêtant une forme humaine, des membres et des organes, il était aisé de les imaginer déverser sur nous leurs tempêtes et les pluies qui les accompagnent. À eux seuls le choix de nous accabler du tumulte des cieus ou de nous offrir quelques bouffées d'air réparatrices. Incarnation charnelle du vent du Nord, Borée dépose sur son passage des courants gonflés de glace. Violence incisive. Il pétrifie les masses qu'il engouffre, les immobilise pour mieux les briser. Ne reste que les fêlures et les éclats de givre. La chaleur et la pluie quant à elles se déversent par la force d'Euros. Le vase inversé qu'il cajole répand ses perles langoureuses sur la Terre, noyant de moussons orientales les sols qu'il surplombe. À bout de bras, il épanche les colères dégorgees de l'Est. Toujours aussi violent, Notos s'associe à la décrépitude de l'été. Ses exclamations humides frappent la Terre de ses rafales. Ses ailes ruisselantes d'un bleu sombre portent en elles l'animosité des mauvais orages de l'automne. Le dernier d'entre eux est le seul à éparpiller des vents favorables. Zéphyris laisse dans ses écoulements le goût du renouveau et du printemps. Les pluies qu'il évacue sur nos sols sont fertilisantes, acharnées à rendre les vies qui avaient été prises quelques saisons plus tôt. Ces typhons, ouragans et siroccos portent en eux des présages que nous sommes en capacité d'interpréter. Peu importe leur provenance ou leur destination, ils sont les héritiers des saisons et des catastrophes. D'un geste souple leurs messages s'ébruient et parviennent jusqu'à nous. Les vents favorables ou détenteurs de fétides menaces s'évaporent dans l'atmosphère tout en prenant soin de marquer leur passage. Ils malmènent les matières qu'ils rencontrent et qui n'ont

d'autre choix que de ployer sous leur force. Ainsi les mers les plus calmes s'agitent sous leurs étreintes et se redessinent. Une Tempête en mer où les sens et les éclats de lumière se déchangent. Des impacts de pinceaux comme des assauts de souffles qui soulignent l'agressivité dont ils font preuve face aux océans. La représentation de l'éthéré. Des touches pour dépeindre l'invisible. Des silhouettes tracées par les arbres que le vent chahute, retraçant ses danses à travers leurs feuillages. La mémoire du vent laisse ses volutes dans le noir de fumée, inscrit ses messages en lui. La pointe des plantes qui rentre en contact avec lui n'obéit qu'à un seul ordre. Celui des respirations d'Éole. La nature nous transmet ses hiéroglyphes pour aborder les êtres que nous sommes.

Le ciel nous colporte également les rayons des astres qui côtoient notre planète. Ils semblent voyager autour de nous, encerclant notre sphère bleue. L'un d'eux nous offre une valse infinie dans les cerceaux qu'il dessine aux environs de notre atmosphère. La lune apparaît et s'efface à l'horizon et marque les cycles des nuits qui embrument nos existences. Elle projette ses effluves grises jusqu'au sol qui reflète et illumine les instants sombres durant lesquels le soleil nous abandonne. Cette étoile cuisante que nos pas assiègent sans même s'en rendre compte. À eux seuls, ils décident des chaleurs et des éternités. Les courbes qu'ils suivent tracent les cycles qui sectionnent les vies et les habitudes, deux entités en assaut. Ils se disputent successivement leur présence au dessus de nous sans jamais s'épuiser. Symétriquement ennemis. Le soleil nous propose une immersion dans le bouillonnement de ses éruptions et des gaz qui le consomment, tandis que la lune s'époumone à chacune de ses disparitions pour faire prospérer la maigre lueur qu'elle peut nous offrir. Nombreux sont les mythes qui s'articulent autour de ce face à face permanent qui autorise la vie, en tentant de justifier le destin de ces disques d'or et d'argent. Dans tous les replis de notre monde on raconte leurs exploits, les méandres des chemins qu'ils empruntent depuis leur naissance. Peu importe les titres dont les hommes les ont costumés, Sol et Mani, Hélios et Séléne, Atoum et Khonsou, ils sont les premiers à agir sur le monde. Les premiers venus ou les premiers à créer la vie. Leurs rayonnements sont les seuls à bercer notre foyer, éclairant toutes les autres puissances qui nous protègent ou nous menacent.

56

Certaines d'entre elles sont si virulentes qu'elles nous effraient. Aussi venimeuses que les êtres vivants dont nous pouvons nous prémunir. Quand le sol a décidé d'épandre sur nos ses pleurs profonds et magmatiques, aucune prouesse humaine ne peut les retenir. Les organes souterrains calcinés vomissent leur haine et leur désespoir sur ce qu'il reste de cet abri que l'on malmène de nos mains. Un rejet de colère à la surface et des révoltes rougies de la chaleur d'un noyau invisible. Les bouffées de hargne que l'épaisseur de la croûte terrestre s'évertue à retrancher au fond d'elle explosent à la surface dans un spectacle merveilleux mais dévastateur. Un grondement dans la nuit. Les rancœurs d'un cosmos imprévisible et inaccessible. Ses convulsions atteignent le ciel en personne, décoloré des éclairs qui le transpercent. Abat de foudre dans le néant du bleu. Il se déchire et s'écartèle sous les coups de tonnerre qui font vaciller de peur les sols les plus fermes. Ces manifestations brutales et soudaines ne sont que des symptômes. Signaux des étourdissements de l'Univers. Ils se révèlent à toute heure du jour pour en assombrir les éclats, ou pour incendier les plus longues veillées. Ces phénomènes dangereux se déclenchent sans alerte et déferlent sans prévenir, rongant sur leur passage la surface de notre étoile bleue. Leurs crises sont si téméraires et perfides qu'elle nous apparaissent comme des présages, des indices de l'aigreur de ceux qui nous ont donné la permission de respirer. Des repréailles à la hauteur de leur puissance. Ces punitions nous rappellent la délicatesse de nos incarnations et l'insignifiance de nos individualités. Elles pénalisent les faiblesses et renouvellent le respect négligé par l'insolence humaine. Des châtiments célestes qui attestent du potentiel de cette terre qui nous accueille en elle et de la petitesse de nos corps. Par ces éclosions de fureur passionnées, elle fait la démonstration de ces pouvoirs et de sa force. L'homme de nouveau au garde à vous.

Et pourtant, aucun cataclysme. La catastrophe n'existe pas, elle n'est qu'un principe humain en réaction à un frisson de perte, d'adieu. Aucune catastrophe donc dans le réel, puisque rien n'est réellement détruit ou disparu. Tout est mutation. Les ravages, tout ce qui fait trembler nos sols, les ras-de-marées, les foudres et leurs incendies ne sont qu'une illusion parce que chaque destruction tire une carte favorable d'un jeu de métamorphoses. Regarder une ère en quelques secondes,

les croissances accélérées de phénomènes voués à mourir plus tôt que prévu. Des **Présages** aquatiques qu'une savante combinaison de substances chimiques rend visibles, presque tangibles, trahissent la notion du temps et bousculent l'ordre naturel de la morphogenèse. Des paradis artificiels qui appellent à la méditation, à la contemplation d'un monde contrefait au destin abrupt.

57



58



Aurore australe vue depuis la navette spatiale Discovery, en 1991



59



The Valkyrie's Vigil, Edward Robert Hughes (1851-1914)



Bifröst, Arthur Rackham



Tlaloc, codex Rios

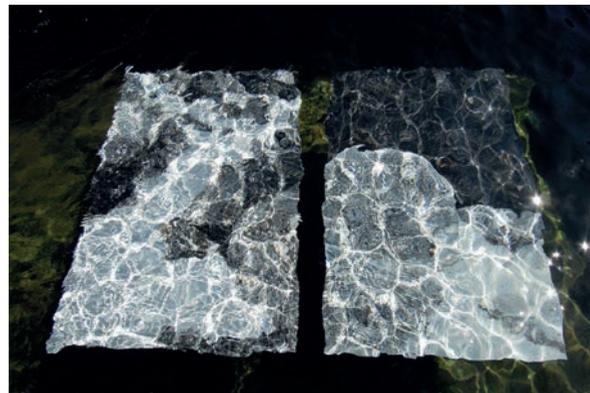


Khoum, bas relief, ville d'Abydos

60

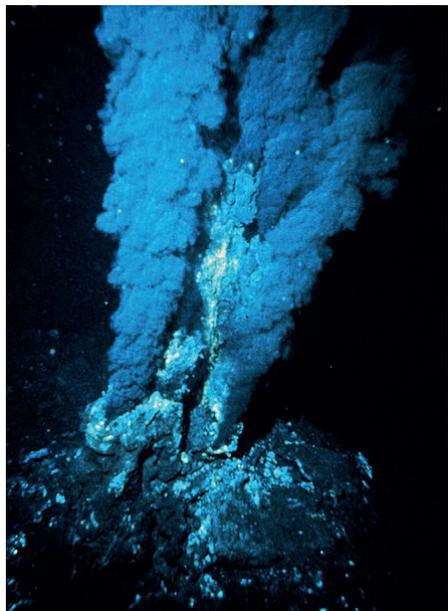


Poséidon tenant son trident, plaque corinthienne de Penteskouphia, -550/-525. Musée du Louvre



Eaux vives, Yann Bagot, 2018, Encre de chine sur aluminium, 51,5 x 78 cm

61



Descension, Anish Kapoor, 2014



62



Tempête en mer, William Turner, 1842, huile sur toile, 91,41 × 121,91 cm, Tate Britain Londres



Hélios et Séléné, Hans Rathauský, 1891, fontaine à Abbazia



Statuette de bronze représentant Khonsou, divinité lunaire, Musée du Louvre

63



Le vent paradis, Bernard Minicot, 2011-2012, verre et noir de fumée

Stellar, Tokujin Yoshioka, 2010





Éruption du Kilauea à Hawaï, 2018



Lit ruisseau volcanique, pétales, digitales, Nils Udo, 1992, tirage numérique, 100 x 100 cm



The Lightning field, Walter de Maria, 1977, installation permanente au Nouveau-Mexique

Éclair, Pierre Ardouvin, 2007
Système électrique, plastique, métal,
ampoules électriques,
253 x 223 x 10 cm.
Collection MAC/VAL





Présages, Hicham Berrada, 2019, Installation vidéo 360°



68

Dans cette navigation à l'aveugle vers la vérité, nous nous diviserons lorsque certains tenteront de rationaliser les phénomènes qui s'offrent à eux à travers la science. Mais certains individus échappant au carcan des communautés et au besoin d'appartenance sont des loups solitaires sous l'influence de leurs propres mythologies, inventées par et pour eux et qui répondent à leur propres codes, tout en faisant les échos de leur être intérieur. Parfois empruntés aux systèmes de croyances pré-existants, les langages qu'elles entremêlent forment à leur tour un nouveau culte auquel l'individu se reconnaît puisque qu'il en est le créateur. Basées sur la vision qu'ils ont d'eux-mêmes et sur leur histoire, ces mythologies nouvelles et personnelles marmonnent d'une voix tantôt ego-centrée et narcissique, tantôt plus spirituelle et poétique. Ces géniteurs ne fuient pas seulement les troupeaux et les tribus mais aussi des dispositifs de croyance bien trop clos pour eux et envers lesquels ils se sentent étrangers. Ils manipulent et assemblent les lexiques de leur vies et constituent un Monde dont ils sont les seuls résidents à maîtriser les usages.

69

70

L'avènement de l'industrialisation a dévoré ce qui paraissait intouchable pour n'en laisser que des miettes. Désenchantement du monde. Le désir de rationaliser les comportements a frappé les charmes qui enjolivaient nos routes quotidiennes. Des milliers de foudres qui ne laissent derrière elles que des terres brûlées jonchées des bris de leurs enchantements. La science venait de naître pour poser son verdict, celui qui allait contredire toutes les sciences divines en proposant sa propre écriture de la valse du monde. Un siècle lumineux durant lequel nos plus grandes énigmes seront décortiquées par une poignée d'hommes tout aussi luminescents que leurs connaissances. Ce nouveau culte a bouleversé les autres par à-coups, rapt de fidèles et décrédibilisation des romances qu'ils entretenaient avec leurs croyances. La société que cet avènement scientifique nous lègue s'est décoloré de ses ombrages teintés de cultes. Elle se relève des cendres des croyances omniprésentes et fait se côtoyer ce qu'il reste d'elles avec les éclats neufs des rouages de ces machines inventées par l'homme. Des dispositifs qui, au même titre que les organismes que nous sommes continuent d'évoluer et de se complexifier. Objets de nos fantasmes. Transfert d'inconscients et d'étincelles dans le gouffre de ces technologies presque vivantes. Elles nous sont devenues si précieuses qu'elles fourmillent partout où nos yeux sont capables de se jeter. Indispensables et superflues. Des creux qu'elles laissent volontiers au bout de nos âmes souffrantes de leur étau mais qui ne savent bientôt plus agir sans elles. Si adulées que les mythologies qu'elles avaient pourtant balayées reprennent parfois vie en elles. Des monstres légendaires pixellisés et des amours inconditionnels pour des coffres d'idoles lumineuses. Des outils numériques comme de nouveaux Dieux et des flambeaux dans le creux de nos paumes. En réaction à des surplus de réseaux qui nous séparent, nous lient, nous collent les uns aux autres, qui faussement nous unissent, en répulsion à ces mondes en collusion qui nous abêtissent l'Homme n'est qu'un morceau de chair. Disloqué dans un environnement pourtant parfaitement connecté, dompté, néanmoins suffoquant de vide. Il partage, il aime, noyé dans un Pacifique dont il ne verra jamais ni les profondeurs ni la surface, recrachant des valeurs bien plus âgées que lui. La machine a enfanté de nouveaux **luddites**. Agonisant et écrasé sous des fatras d'énergies et d'artifices, son corps réclame, il aboie, il hurle, et plonge à nouveau

71

dans la fibre du primitif. Druidisme par écrans interposés, rudiments de chamanisme enseignés par ces mêmes réalités infidèles qui l'assassinent. Nomades inéprovés. Les rites n'ont pas disparu de nos vies. Ils se sont réinventés pour colmater nos brèches. Ils renaissent dans l'accoutumance des technologies, s'y adaptent et y implantent des attitudes. Ces objets inanimés qui se rendent presque vitaux polluent et ensemencent nos quotidiens et nos allures jusqu'à briller d'une certaine forme d'animalité. Nous avons appris à ces enfants de cuivre et de lumière à parler comme nous, à voir comme nous, à penser comme nous. Si bien qu'ils deviennent parfois des extensions de nos membres, des parties indispensables de nos corps ou nos plus fidèles alliés. Leurs constitutions sont aussi complexes que celles de nos atomes agglutinés les uns aux autres. Elles en sont inspirées. Des connections, des fibres et des mécanismes. Elles s'embroussaillent de nos connaissances croissantes et deviennent indéchiffrables pour celui qui ne maîtrise pas leurs conceptions. L'inconnu engendre l'imagination. Ces pièges impénétrables alimentent nos fantasmes et nos envies dans un fascinant jeu de questionnements entre le créateur et sa création. Les nouvelles technologies ainsi conçues enfantent des corps qui nous sont de plus en plus étrangers et inexplicables. Elles revêtent un voile brodé de magie devant lequel on ploie sans remords, presque sans hésitation. De nouvelles idoles sont apparues. Par ailleurs, celles qui nous parviennent immigrées transportent avec elles d'autant plus de mystères et de charades que celles qui apparaissent sur nos terres. Lors des colonisations, les progrès dévoilés aux autochtones étaient assimilés à de nouvelles divinités. Certaines formes occidentales ont ainsi infusé les processions locales où l'on peut désormais voir des hommes imiter les avions, perçus comme des monstres suprêmes. Malgré ses effets irréversibles, la désillusion liée à l'accroissement de nos connaissances n'a pas ravagé l'intégralité des terrains du sacré. Il transpire encore dans nos gestes les plus simples, se glisse dans de nouveaux costumes. Je et nous avons besoin de créer les mythes qui apaisent nos orages aux ciels les plus sombres. Et dans ce corps à corps qui nous épuise, nos armes paraissent primitives. Notre curiosité jamais assouvie. Nous animons les heures qui nous sont offertes par de simples gestes qui paradoxalement les engloutissent. Des défis qu'on oppose à soi-même pour se sentir vivant le temps d'une secousse.

Vivant ou relié à ce qui l'est encore. Ces rites, que le langage courant a étendu à la qualification de comportements sociaux, s'immiscent tendrement dans le creux de nos mains et de nos mâchoires. Ils comblent nos craintes et par leurs répétitions rassasient le temps qui flotte autour de nous. Un pont entre les mondes sensibles et intelligibles. Cette nouvelle vision des pratiques rituelles se détache du religieux, s'en éloigne sans jamais vraiment l'oublier. On cherche le sacré, pas le sacrement. L'origine latine du terme sacré nous en apporte encore une fois le sens premier. Il sépare et divorce les différents éléments et composants qui fourmillent dans nos espaces pour mettre en balance le sacré du profane. Objets, actes, espaces, membres et valeurs sacrés sont face à face avec leurs rivaux utilitaires. Leur sacralisation les rend inviolables jusqu'à percevoir les doutes qu'on leur soumet comme interdits ou tabous. Par nos discours contemporains ils s'en trouvent légèrement déformés, n'ayant parfois plus la moindre connexion avec le globe religieux. Pour endiguer cette perte sacrée, nous en avons parsemé tout autour de nous. Chaque réalité devient l'estrade des mythes qu'elle voit grandir. Face à l'incompréhensible et aux mystérieux, nous préférons parfois jouir de l'inexplicable plutôt que de le dissiper en en cherchant la cause. Terriblement fascinés mais aussi parfois terrifiés par les légendes, les mythes, la nature et les histoires qui la scénarise, c'est assez naturellement que le rituel à pris place dans nos vies quotidiennes à travers la sacralisation d'objets et de petites superstitions agglomérées les unes aux autres. C'est en sélectionnant certains aspects de cultures, pratiques différentes, éclectiques voire opposées dans lesquelles nous nous identifions que nous édifions nos propres mythologies. Le rituel se dissimule sous différents costumes, emprunte des voies et des voix multiples et des aspects polymorphes. Il revêt un caractère sacré, mystique ou symbolique, se pratique dans la plus profonde intimité ou de façon communautaire. Il rassemble, fédère, et lie les individus qui lui sont fidèles. Il vit de redondance, et prend des rythmes différents en fonction de son pourquoi. Il continue de respirer en premier lieu grâce à la perpétuation des coutumes et des croyances anciennes voire primitives mais également par la réinterprétation et l'évolution de celles-ci.

C'est dans cette direction que l'on peut constater un retour de certaines pratiques datées, désuètes mais surtout en parfait désaccord avec nos connaissances actuelles et nos modes de vie toujours plus rapides et insensés. Des tensions entre le réel et son antonyme. Des pressions et des raideurs entre le vrai et le faux. La présence lancinante du doute constitue l'essence même du merveilleux et explique la fascination qu'il exerce sur l'esprit humain. Il s'amoncelle dans nos quotidiens par des événements perceptibles et matériels. Il fait appel à la frontière de nos compétences et de nos discernements. Les incertitudes qu'ils provoquent sont le matériau fondamental de son existence. Aujourd'hui, il anime les débats et les controverses de suspicions et d'inquiétudes qui le maintiennent en vie. Il est placé dans l'enceinte de l'extraordinaire car il frétille en dehors des barrières du banal, un espace commun et vulgaire où l'homme se sent plus ou moins en sécurité. Les faux-savoirs et les erreurs sont intéressants dans leur contenu même. Le concept de l'invraisemblable est convoqué lorsque le réel ne colle plus à la réalité. Les événements qui s'agitent autour de nous nous échappent et s'écartent de notre perception facile du monde qui nous abrite. Absurdités qui fracassent le déroulement des jours successifs que nous avalons sans broncher. Aberrations qui impliquent pour les saisir, une parfaite rupture avec le savoir acquis et les sanctions sociales qui les décredibilisent. Le ridicule n'est pas convié à y prendre part. Ces croyances sont bâties sur des représentations contre-intuitives qui personnifient nos fabrications ou les éléments naturels. On croit parce que c'est incroyable. Le magnétisme personnel, la puissance psychique de l'homme est la base de l'Antique Magie. Les humains sont des accumulateurs, condensateurs, transformateurs d'énergies. Un prisme réfractant la lumière astrale. Et si la présence ou la pensée pouvait créer du visuel, une projection mentale, une trace ? Le souvenir d'avoir été là quelques instants, découvrir les strates de ceux qui ont foulé ces espaces avant nous. Se voir de façon cosmique, prendre conscience de l'espace qui s'excite et du recto qu'on y occupe. Défragmenter son esprit et se concentrer sur les vibrations que nos corps font subir aux autres. Rendre compte de la force d'avoir été, d'être là. L'homme dans son milieu est en analogie avec la Terre, dans le cosmos. Il tend à objectiver et à projeter dans ces astres qui l'assiègent les raisons de sa venue au monde. Diviniser les sources d'énergies et de pouvoir

qui le poussent dans une arène où il perd haleine. Les constellations qui montent à l'horizon lors de sa naissance l'accompagneront et influenceront le reste des milliers d'heures qui croupissent dans sa poche. Son thème astral ne tient pas compte de son sexe ou de son milieu social. Il parle avec des symboles qui peuvent se vivre à plusieurs niveaux. Il fait part des dualités qui chahuteront sa vie, des forces et des faiblesses. Il dissèque les mécanismes internes. Atouts et conflits. Cette carte d'identité céleste détermine les récurrences auquel l'individu fera face tout au long de sa vie. Des similitudes de légendes arrogantes. Les volutes colorées qui accompagnent nos contenants charnels serait alors la transcription des champs énergétiques qui nous effleurent et collent à nos êtres. Aura des aurores. Ce concept qui remonte à l'Antiquité regagne en vitalité dans les cultures hippies et dans les fibres des tables tournantes du spiritisme.

En prenant conscience de ces forces intangibles qui nous animent, il est plus aisé de saisir l'importance de celles qui demeurent dans les réalités et substances qui nous entourent. Les roches qui façonnent nos montagnes et nos altitudes sont truffées d'emprises. Elles recèlent en elles les dieux et les déesses, émanations des forces immatérielles. Un aboutissement de siècles de chaos et de hasard. Elles portent ardemment les paradis et les savoirs, esthétisent l'infini. Chaque poussière de roche est une montagne en puissance, la fractionner n'atteint pas ses charmes. Les vertus uniques qu'elles possèdent et répandent sont spirituelles, guérisseuses, mentales ou physiques. En éclats, elles parsèment nos émotions et nos souffles haletants. Que l'on croit ou non en elles, elles existent. Coexistence rationnelle de l'incroyable pour un seul corps. Les convictions anciennes se marient aux inédites, nées des sociétés que nous bâtissons. La raison de l'homme civilisé a surmonté ces croyances archaïques sans pour autant les abandonner. Les quartz, labradorites, agates, aventurines, calcédoines et obsidiennes reconnues pour leurs valeurs thérapeutiques dépassent l'entendement des méthodes médicales scientifiques. Et pourtant, elles débordent de nos paroles et de nos gestes, inondent de nouveau les consciences.

La rencontre de ces mondes qui se croient encore antagonistes, laissent en son centre un périmètre où la vulgarité du monde contemporain tutoie l'effervescence et les caprices d'une pensée rationnellement déraisonnable.

Quelques pas de recul, des regrets peut-être. Dans le spectacle entrecroisé de ces chorégraphies de gestes, de croyances et de palabres, l'animal qui nous représente tente de réanimer celle sur qui il marche depuis l'embryon. Ingrate descendance qui par la multiplication de ces contorsions physiques et sonores fait l'éloge de sa première mère, de sa force et de son autorité. Voilà la résurrection. Celle de la figure de l'homme sauvage, cet autre qui croupit dans nos consciences. Elle mute, réapparaît, s'efface, s'inscrit dans et sous nos peaux. Imiter l'animal revient à lui couper les griffes, le désarçonner, ôter chez lui tout ce qu'il y a de plus terrifiant. Le rituel exorcise nos peurs, nos joies sans défaites. Il met en scène nos altérités personnelles de façon collective. Cette bête où nous nous glissons, dans laquelle on s'introduit, sous la fourrure et dans les os rongés, n'est qu'un condensé de nos défauts partagés. La personnification de nos travers anthropo- et métamorphes. Ce n'est qu'une fusion, un ramassis de lambeaux humains à la saveur souvent fade. Alors pour retrouver quelques souvenirs, quelques bribes de ce qu'il est en réalité, l'homme se raccroche à ce qui lui reste d'originel. Des images polymorphes qui peuvent faire référence à un genre musical, au partage d'une passion ou encore à un mode de vie ou pratiques alternatives. Il est alors question du retour du rite sous des aspects quelque peu archaïques et juvéniles conjoint au développement technologique qu'il n'affronte pas mais qu'il accompagne et dont il puise les ressources. On assiste à une révolution spirituelle et des sentiments que la saturation du concept d'individu a fait éclater pour un retour aux valeurs communautaires. Ce vitalisme s'observe dans l'écologisme ambiant qui s'affole de façon croissante, dans l'exacerbation du poil et de la peau qui rappelle tout ce qu'il y a de plus animal dans l'être humain, et dans l'effervescence musicale que l'on reconnaît tout particulièrement dans les raves parties. En effet ces dernières ont de nombreux points communs avec les rites ancestraux, par la recherche de transcendance par la danse, du dépassement de soi et du dérèglement des sens par l'ingestion de substances chimiques mais également par la communion et la renaissance des individus dans un esprit communautaire. Les lieux où elles se tiennent, bien souvent en milieu naturel isolé, font tout autant référence à la transe ancestrale. Parallèlement à cette renaissance des communautés spirituelles, on observe le retour de la figure

du barbare dans une société aseptisée qui bannit les risques, et évoque l'idée de "meute" en référence encore une fois à ce qu'il trouve de plus bestial chez l'Homme. La solidarité organique qui unit ces cohortes d'êtres fait ressortir l'importance accordée au spirituel, et une esthétique du nous, une ambiance communautaire et bienveillante. C'est l'engagement organique des uns envers les autres déjà présent dans les tribus ancestrales, qui anime le néo-tribalisme par l'échange de reliques entre communautés ou transmission de biens ou de paroles sanctifiées.

L'art au même titre que le sacré, apporte à de nombreuses personnes un échappatoire, un moyen d'extérioriser les peurs qui les animent. S'exprimer plastiquement, c'est mettre des formes, des mots, des couleurs sur un phénomène intérieur, invisible. C'est communiquer à l'autre des choses qui n'ont aucune forme de langage. Durant son enfance Yakoï Kusama est victime d'hallucinations et se tourne vers l'art pour lequel elle accorde déjà de l'importance afin de contrer ses visions. Son concept de "self-oblitération" consiste à peindre, à dessiner des points dans l'ensemble de son environnement. De son lieu de vie à ses toiles en passant par son propre corps. Peindre n'est plus un plaisir, c'est un besoin. Elle se débarrasse de ces angoisses à travers l'accumulation de formes, de particules dans l'espace, et les gestes répétitifs qu'elle met en oeuvre ont un écho tout particulier avec l'infini, tout comme la rondeur des formes qu'elle emploie. David Nebreda, un artiste né à Madrid en 1952, a exploré toute sa carrière le processus schizophrénique dont il souffrait. Diagnostiqué chronique en 1990, sa maladie a guidé son travail de photographe à travers plusieurs séries d'autoportraits en nuances de gris et en couleurs. Toutes les œuvres de Nebreda sont réalisées en situation d'isolement, sans aide ni intervention extérieure. Les photos en niveau de gris montrent une personnalité antérieure, étrangère et différente dont l'auteur se souvient à peine. Celles en couleur ont été produites durant un long état d'isolement pendant lequel l'auteur fait la distinction entre lui-même et l'autre photographique. Il différencie ses deux personnalités, antérieure et postérieure à la renaissance expérimentée lors du diagnostic de sa schizophrénie. Cette maladie se traduit par un système personnel qui permet la construction d'un projet impossible et délivre les clés du comportement permettant de le développer. Ce projet est indépendant de l'idée de plaisir ou de douleur, il résulte plutôt

78

d'une sensation de plénitude d'avoir atteint un objectif fixé par le patient. Il s'interdit le reflet du miroir, en considérant que la seule référence qu'il doit avoir de son image est celle que lui transmettent ses autoportraits. Dans ses écrits, il traduit un état mental de lucidité et d'exaltation intense, où il a conscience d'expérimenter la mort, de modifier, de détruire et de renoncer à sa condition biologique. Il y décrit ses sensations, les obsessions et les rituels qui animent ses séances photographiques. L'art comme un remède, une arme contre le décharnement et le déracinement de nos âmes.

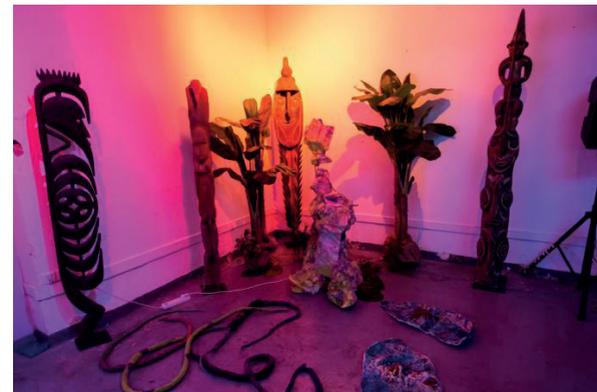
Au-delà de sa dimension spirituelle, personnelle ou visuelle le rituel, le sacré et les croyances convoquent et transportent avec eux des vertus sociales, politiques et fédératrices. Ils sont en perpétuel mouvement et font tanguer dans une même danse des signes millénaires ainsi que leurs évolutions et/ou de nouvelles icônes. Ils mettent face à nous des pratiques et des manières d'envisager le monde en totale contradiction avec nos modes de vies contemporains toujours plus rapides, individuels et impersonnels. Pour certains ils sont la traduction d'une réaction allergique à la société de plus en plus industrialisée et chimiquement transformée. Pour ma part, ils sont une façon de combattre par la fiction et l'expression plastique les angoisses que provoquent ce monde individualiste. Ils perpétuent mon émerveillement devant la plus universelle des divinités;

79

la nature elle-même.

80

Amethyst Island, Valentin Souquet, 2011, bois, résine, miroir, carafe, améthyste, 75 x 95 40 cm

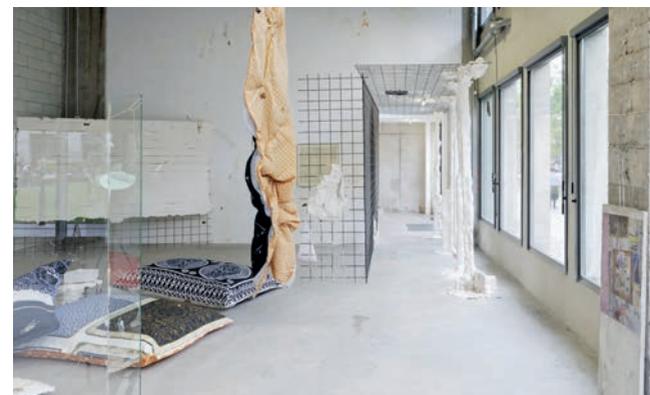


Paradise/A space for screen addiction, Gaëlle Choisine, 2016

81



Offrandes à Aphrodite, Paul-Armand Gette, 2009



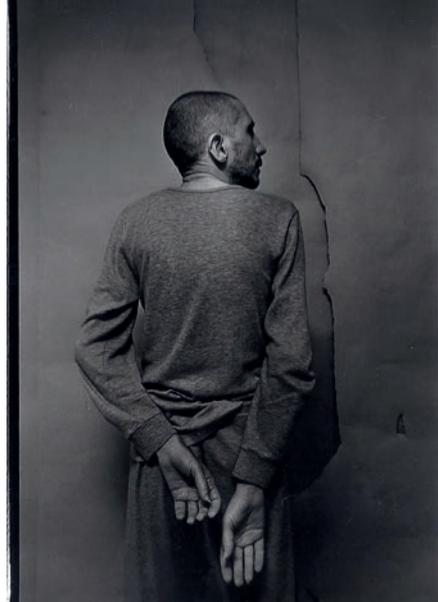
Temple of love, Gaëlle Choisine, vues d'exposition, Béton Salon, 2018

Wilder Mann, Charles Frégen, 2010



Vue de l'installation Infinity
Mirror Room, Yayoi Kusama, 1965,
R. Castellane Gallery, New York

82



Autoportrait, David Nebreda

83



Kéromancie, Hicham Berrada, 2019, bronze

84

- Abbou Malek, *Le précieux pouvoir des pierres*, Silvana Editoriale, 2016
- Bachelard Gaston, *L'eau et les rêves*, Le livre de Poche, Librairie José Corti, 2019
- Bancquart Marie-Claire, *Qui vient de loin*, Castor Astral, 2016
- Barthes Roland, *Mythologies*, Éditions du Seuil, 2014
- Bataille Georges, *Le bleu du Ciel*, Union générale d'éditions, 1995
- Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Gallimard, 2017
- Bekri Tahar, *L'horizon incendié*, Al Manar, 2002
- Caillet Albert, *Système philosophique de culture humaine*, 1909
- Caillois Roger, *L'homme et le sacré*, Gallimard, 1988
- Caillois Roger, *La lecture des pierres*, Museum d'histoire naturelle, Ed. X. Barral, 2014

85

- Fréger Charler, *Wilder mann ou La figure du sauvage*, Thames & Hudson, 2016
- Gil Alcala Catherine, *La somnambule dans une traînée de soufre : poésie*, Maison brûlée, 2017
- Maffesoli Michel, *Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, La Table ronde, 2000
- Raspail Thierry, Prat Thierry, *Partage d'exotismes*, Réunion des Musées Nationaux, 2000
- Renard Jean-Bruno, *Le merveilleux*, CNRS Editions, 2011
- Scheer Léo, *David Nebreda : Chapitre sur les petites amputations*, 2004
- Vernant Jean-Pierre, *L'univers, les Dieux, les Hommes*, Éditions du Seuil, 1999
- Xuereb Jean-Claude, *Entre cendre et lumière*, Rougerie, 2008

Je souhaiterais remercier Laurent Buffet pour ses aiguillages précieux en sa qualité de tuteur, et les membres de mon entourage pour leur soutien et leur patience. Une pensée particulière pour ma plus fidèle amie et alliée, avec qui je partage bien plus qu'un patronyme, Charlotte Delval qui par sa présence, ses écouteuses et ses conseils a participé à la naissance de ce projet. Merci à mes parents qui, même déconnectés du milieu artistique, m'ont toujours soutenu du bout de leurs bras. Cet écrit s'est enfanté après de longues éternités de réflexion, de chutes et de doutes. Des angousses et des manques de souffle. Sept exemplaires, des milliers de caractères à poursuivre, à corriger. La curiosité d'une vie entière dans les rives d'une nature future et éprise de folie.

